ÉMEUTES, ÉMOTIONS, COMMOTIONS : LES FORMES ÉLÉMENTAIRES DE LA PROTESTATION COLLECTIVE ET LE CONFLIT DES INTERPRÉTATIONS

Jean-Louis OLIVE
Sociologue et ethnologue, UPVD, VECT EA 2983 SAI.AM

« *Les émeutes de 2005 ont dramatiquement mis en lumière des comportements et des tensions très banals. Après tout, pratiquement toutes les émeutes survenues en France depuis 1981 ont fait suite à des incidents plus ou moins violents avec la police, souvent à des bavures policières ayant engendré des morts* [1] »

« *Il est certain que la vérité de ce qui arrive dans les banlieues difficiles ne réside pas en ces lieux ordinairement oubliés qui surgissent de loin en loin au premier plan de l'actualité* [2] ».

« *Voici venu le temps des émeutes de banlieues, à la fois probables et imprévisibles* [3] ».

Cinq ans passés depuis les émeutes de 2005… on a vu depuis diverses répliques, puis quantité de publications réactives, si bien qu'il fallait moins dresser un bilan critique des politiques publiques menées en réponse à ces protestations collectives, que de traiter ici de l'inefficacité de ces politiques publiques. Nous avions tenu colloque en octobre 2006, un an et demi après les événements de Perpignan (fin mai 2005) [4], un an après les émeutes de la région parisienne (fin octobre 2005), afin

[1] Didier Lapeyronnie, *Le Ghetto*, Paris, Robert Laffont, 2008, p. 282-283.
[2] Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 219.
[3] Christian Bachmann & Nicole Le Guennec, *Violences urbaines*, Paris, Hachette, (1996) 2002, p. 357.
[4] Jean-Louis Olive, « Le stigmate, la rumeur et le tiers signifiant. Anthropologie politique des faits et dits de Perpignan (mai-juin 2005) », *Études tsiganes*, 25, 2006: 38-83.

de croiser les regards et mettre à distance les faits. Lors du colloque dont nous livrons les actes différés, nous tentions de faire synthèse des événements [5], de prolonger l'analyse descriptive dont nous avions publié les premiers éléments [6], afin d'en examiner les suites et les conséquences. Nous avions d'abord voulu témoigner de cette « *sorte d'antériorité chronologique* [7] » qui faisait des événements de Perpignan l'annonce escamotée des émeutes nationales de l'automne 2005. Pour suivre cette voie, nous avions invités Laurent Mucchielli et Véronique Le Goaziou, auteurs d'une somme publiée dans l'année. Connaissant l'importance des travaux accumulés dans ce domaine spécifique des sciences sociales, rendant désormais possible une expertise rétrospective, nous suggérions justement, peu avant la parution de l'excellent ouvrage, parmi d'autres, de Michel Kokoreff, la remémoration raisonnée d'une « *sociologie des émeutes* », redoublée ici par une « *géographie des émeutes* ».

Un groupe de chercheurs, professionnels et étudiants, sociologues et géographes, s'est alors interrogé sur les violences émeutières, les révoltes périphériques et les processus de centralité, de légitimité et de conflictualité auxquels elles renvoient. Nous n'en avons pas fini avec ce problème, qui n'a de solution monocausale ni de résolution uniquement institutionnelle, quand l'état d'exception ou d'urgence se banalise et ne fait qu'accentuer la relégation, l'exclusion et la ghettoïsation des plus jeunes et des plus démunis. Afin de mieux contrer les interprétations officielles, nous nous fondons aussi sur les analyses de Didier Lapeyronnie. En jouant du rapport étymologique entre émeute et émotion, il fut l'un des premiers à caractériser ainsi les révoltes des jeunes des banlieues et à les replacer dans le registre du sens ou dans le répertoire de l'action politique [8]. Sans doute en a t-il eu l'intuition

[5] Roxane Got, « Le chaudron de la sorcière » (ici même), synthèse d'un Master 2 de Sciences Politiques dirigé par Laurent Mucchielli et M. Xavier Crettiez et soutenu le 16 octobre 2007 à l'Université de Versailles-Saint Quentin.

[6] David Giband, « Les événements de Perpignan ou la fin d'un système géopolitique local », *Hérodote*, 120 (La question coloniale), 2006: 177-189.

[7] A. Pieuve, « Les grandes émotions de novembre 2005 », *Mouvements*, 43, 2006, p. 122-130 ; Michel Kokoreff, « Sociologie de l'émeute. Les dimensions de l'action en question », *Déviance et Société*, 30, n° 4, 2006, p. 525.

[8] Didier Lapeyronnie, « Révolte primitive dans les banlieues françaises : essai sur les émeutes de l'automne 2005 », *Déviance et Société*, 30, n° 4, 2006, p. 431-448.

tôt[9], se démarquant ainsi de ses contemporains[10]. Comme l'ont aussi noté Laurent Mucchielli, Michel Kokoreff et Gérard Mauger, l'émeute est le substantif du verbe émouvoir[11].

L'émeute est d'abord motion, mouvement, dynamique[12], donc « *affect* », « *c'est l'effectuation d'une puissance de meute, qui soulève et fait vaciller le moi*[13] ». On peut tenter de la réduire à la signification minimaliste de l'« *émotion* » (défi, rage, envie), lorsque « *la mise en fusion d'une expérience sociale diluée ne survit pas à elle-même, ne se transforme pas en action organisée et en mouvement social* [14] ». On y a même vu le signe d'un mouvement ouvrier qui n'est plus en mesure de remplir cette fonction d'action collective organisée, et la rétroaction d'une classe sujet à une « *classe objet* [15] », ayant très peu de moyens pour s'organiser et pour se faire entendre, classe en soi et non plus classe pour soi[16]. Elle agit aussi et d'abord comme état de choc, violence collective et « *commotion*[17] ». Dans la longue durée et dans l'extension territoriale, la vague de l'automne 2005 agit par répétition, propagation, diffusion, contagion, jusqu'à recouvrir l'État, le soumettre à l'État d'urgence, le commuter en État d'exception.

---

[9] Didier Lapeyronnie, « Assimilation, mobilisation et action collective chez les jeunes de la seconde génération de l'immigration maghrébine », *Revue française de Sociologie*, XXVIII, 2, 1987, p. 287-318.

[10] Andrea Rea, « Les émeutes urbaines : causes institutionnelles et absence de reconnaissance », *Déviance et Société*, 30, n° 4, 2006, p. 464 ; Michel Kokoreff, « Sociologie de l'émeute. Les dimensions de l'action en question », *Déviance et Société*, 30, n° 4, 2006, p. 522.

[11] Alèssi Dell'Umbria, *La rage et la révolte*, Marseille, Agone, 2010 (1ère éd. 2006), p. 36.

[12] Au sens de déplacement d'un corps selon Emmanuel Kant, puis de générativité selon Søren Kierkegaard ; voir aussi : André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Puf, (1926) 2002, p. 658-659.

[13] Gilles Deleuze & Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 294.

[14] François Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994, p. 193-194.

[15] Pierre Bourdieu, « Une classe objet », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 17-18, 1976: 2-5.

[16] Stéphane Beaud & Michel Pialoux, *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard, 2003, p. 391.

[17] Léon Poliakov, *La causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions*, Paris, Calmann-Lévy, 1980 ; in Philippe Aldrin, *Sociologie politique des rumeurs*, Paris, Puf, 2005, p. 74.

François Dubet a vu dans les émeutes de Vaulx-en-Velin « *le seul moyen de pression de ceux qui n'ont ni le poids des votes, ni celui de la grève, ni les moyens d'en appeler à l'opinion publique* [18] ». Mais cet espoir tomba vite et le spectre de la galère revint comme malédiction : lorsque la décomposition ouvrière et la déliquescence urbaine furent consignées par le même auteur, on en vint vite à assigner aux groupes émeutiers « *une identité de protestataire* [19] », la révolte ou la galère étant peu structurées, comme une socialité en creux. Quant à la notion de protestation [20], reste à savoir s'il s'agit de pétition ou de sécession, de *protest within* (*ad intra*) ou de *protest wihtout* (*ad extra*) [21], selon une distinction classique en sociologie des religions. Pour rester un peu dans la métaphore religieuse, les émeutes seraient à la révolution ce que le Hinayana est au Mahayana (le petit et le grand véhicule dans la doctrine bouddhiste). Même si elles sont ratiocinées au fait divers ou à l'événement médiatique, on peut définir les émeutes comme : « *instance de coercition mutuelle et collective dans un système politique autonome qui surprend ou agresse physiquement personnes ou objets* [22] ». Dans ce contexte d'ethnicité discriminée et de ségrégation urbaine qui favorise l'explosion spontanée, le seul « *événement, qu'est-ce que vous voulez que ce soit sinon quelque chose qui nous fait nous tenir droit ou bien qui nous fait nous coucher. Quelque chose qui fait appel à une dignité* [23] ».

Accumulées, modélisées, scénarisées par l'usage, répétées et rejouées, les émeutes seraient des formes élémentaires de protestation collective qui ressortissent à divers « *milieux sociaux effervescents* [24] » dont parlait autrement Emile Durkheim. Certes, le passage de la « *meute* » à la « *masse* [25] » n'est pas automatique, pourtant, le groupe social des émeutiers peut servir de « *communauté émotionnelle* » ou de « *commu-*

---

[18] François Dubet, « L'espoir de Vaulx-en-Velin », *Libération*, 13-14 octobre 1990.
[19] François Dubet, *La Galère : jeunes en survie*, Paris, A. Fayard, 1987, p. 166-167.
[20] Terme également utilisé (quoi que dans des sens très différents) par Laurent Mucchielli et Hugues Lagrange.
[21] Joachim Wach, *Sociology of religion*, London, Kegan Paul, 1947, p. 175-207.
[22] Charles Tilly, *From Mobilization to Revolution*, Reading, Massachussets : Addison-Wesley, 1978, p. 248.
[23] Gilles Deleuze, Cours du 25 mai 1987, Université de Vincennes : http://www.webdeleuze.com.
[24] Emile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Puf, (1912) 1994, p. 313.
[25] Elias Canetti, *Masse et puissance*, Trad. de l'allemand par R. Rovini, Paris, Gallimard, 1990, p. 27-29.

nauté exemplaire [26] » à la majorité silencieuse qui l'entoure. C'est là sa fonction extraordinaire en cas de drame car, en temps ordinaire, c'est le retour à la « *communauté impossible, perpétuellement divisée contre elle-même* [27] ». Ainsi l'idée de contagion a-t-elle été sollicitée lorsque, à l'automne 2005, la masse critique fut atteinte, avec la déflagration de 274 villes prises par le processus émeutier sur les 751 Zones urbaines sensibles que l'on répertoriait dans le même temps en France.

Depuis les rodéos de la Cité des Minguettes (Vénissieux, 1981), les éruptions émeutières de banlieue avaient tendu à se banaliser (dans une moyenne intensité), et à se conceptualiser à travers une notion ou notation médiatique, formule ou formulation métaphysique du politique (Vaulx en Velin, 1990), du moins jusqu'à l'explosion spectaculaire des périphéries reléguées de l'automne 2005, qui a marqué une rupture décisive et qualitative [28]. Tous les observateurs ont signalé une révolte de haute intensité, dans l'expression territoriale et dans la réception politique, qui a plongé le pays dans une situation inédite et brutale. Face à l'État de siège qui saisit alors tout le territoire, citant la belle prophétie d'Henri Lefebvre, Alain Bertho n'hésita pas à affirmer que « *La révolution urbaine a eu lieu* [29] ».

Si l'interprétation politique des émeutes a ses propres arguments, issus de la parole vive des émeutiers, on constate avec le recul que ces derniers ont le plus souvent été occultés : « *par le feu et la pierre, les classes populaires ont discuté, parlé à la télévision. Elles donné à voir en ce qu'elles sont des personnes politiques* [30] ». Le registre des émeutes n'est ni infrapolitique ni protopolitique, rétorque Jean-Pierre Garnier [31], qui voit dans le soulèvement populaire de 2005 des manières codées de brûler des « cibles privilégiées » et d'attirer l'attention : « *sans ces voitures brûlées, seriez-vous venus là pour nous demander pourquoi ?* ». C'est pourquoi nous dénions désormais l'hypothèse absurde d'une « *méconnaissance du*

[26] Max Weber, *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, (1920) 1996, p. 169.
[27] Loïc Wacquant, *Parias urbains. Ghettos, banlieues, État*, Paris, La Découverte, 2006, p. 189.
[28] Sur ce point, Laurent Mucchielli : « Pour une sociologie politique des émeutes en France », lire ci-après.
[29] Alain Bertho, « Bienvenue au 21e siècle ! », in Chakri Belaïd (dir.), *Banlieue...*, 2006, p. 33.
[30] Denis Marklen, « Des émeutes aux résonances politiques », *Libération*, 26.01.2006.
[31] Jean-Pierre Garnier, *Une violence éminemment contemporaine*, Marseille, Agone, 2010, p. 194.